

des horaires stricts, une hiérarchie véritable, bref une rentabilisation bien menée. Il n'y a pas d'aspect moral de la question, donc pas de réponse morale. Simplement : on produirait mieux, certes (on produirait même de l'impeccable), mais on produirait moins, et moins vite (donc aussi plus cher). En fait, et là est la seule réponse, l'atelier ainsi conçu ne répondrait plus aux besoins de l'organisation (ou moins, parce qu'il n'y répond pas exactement aujourd'hui). Un tel atelier apporterait de l'argent, c'est pourquoi son existence n'est pas une chose inconcevable en soi, mais il serait alors un atelier indépendant, une entreprise autonome uniquement faite pour arrondir grassement les ressources de la Ligue, il ne serait plus L'APPAREIL DE PRODUCTION DE LA LIGUE ELLE MEME. CAR CET APPAREIL DE PRODUCTION DOIT ETRE ADAPTE ET ADAPTABLE EN PERMANENCE AUX EXIGENCES POLITIQUES DE L'ORGANISATION : comme certaines de nos actions sont des ripostes immédiates à l'actualité, notre système de production (attention, ici, image osée) doit être la structure matérielle permanente de notre riposte écrite à toute situation nouvelle. En ce sens, il ne peut pas, par nature, être une entreprise strictement organisée sur le mode capitaliste.

Mais entre cela et le spontanéisme contre lequel nous luttons depuis des mois, il y a des nuances, des aménagements à faire, des pas à franchir.

b) produit-on mieux dans le bordel ? : le développement d'un appareil technique et d'une infrastructure matérielle n'est pas une chose « naturelle » ou « naturellement admise ». Avoir admis les théories sur la nécessité de l'organisation et savoir les appliquer ou les faire appliquer dans tous les domaines sont deux étapes différentes de la prise de conscience. Au stade actuel de notre développement, les permanents leur payent un tribut très lourd. Le local de la Ligue n'est pas un asile où les règles élémentaires de la vie en société peuvent être abolies et où — entre trotskystes, voyons... — tout est permis. Tout le monde il est pas beau, tout le monde il est pas gentil, tout le monde il prête pas ses affaires ou il accepte pas d'être dérangé sans cesse dans son travail.

C'est pourtant ce que semblent croire beaucoup de camarades parisiens qui agissent dans le local un peu comme les troupes russes en Tchécoslovaquie. Nous savons qu'ils sévissent beaucoup plus dans les autres pièces du local, mais les échantillons que nous réceptionnons dans notre atelier donnent tout de même un aperçu du problème :

il y a celui qui vient réquisitionner une camarade dactylo pour lui taper son tract ou sa taupe, en arguant du fait qu'un permanent est au service de l'organisation.

il y a celui qui vient s'installer sur les machines pour y travailler (même type de raisonnement, mais celui-là sait taper)

il y a celui qui vient « emprunter » du matériel (la plupart du temps sans le demander) et qui ne le ramène jamais (encore heureux quand nous retrouvons ce matériel, parfois dans les wc ou carrément à la poubelle).

il y a celui qui vient, carrément camper (c'est réellement arrivé) et organiser un pique nique entre amis sur les machines IBM (qui n'ont pourtant rien de confortable...).

On pourrait continuer sur des pages et des pages : celui qui visite, celui qui vient raconter une histoire drôle ou rapporter une anecdote sectaire sans réaliser qu'il est le vingt-cinquième à le faire...

Parfois poliment, parfois sèchement, quand la fatigue et l'énerverment s'accroissent, le camarade est invité à comprendre le problème et à renoncer à ses ambitions immédiates. Parfois il comprend, parfois pas, parce que lui aussi est énervé et fatigué. Les rapports entre les permanents et l'organisation s'enveniment de cette façon. Une auto-discipline est nécessaire, qui ne peut être impulsée et développée qu'à partir d'une intervention des directions en place sur Paris. Attendrons-nous encore longtemps cette intervention ? Nous avons toujours refusé de nous enfermer ou de porter nos outils de travail en bandoulière pour qu'ils ne soient pas volés. Mais la guerre d'usure que cela implique est — comme son nom l'indique — usante pour tout le monde et, surtout, inutile. Il est temps d'y mettre fin.

L'atelier des IBM est, à tous les niveaux, un atelier de transition. D'une part parce qu'il se situe entre la boîte capitaliste et la structure d'organisation, et qu'il s'y situera toujours. D'autre part, parce que son développement rapide le met en avance par rapport à la Ligue : le problème de la sortie massive et rapide du matériel étant résolu, le problème des choix de l'organisation en matière de publications se trouve posé très cruellement de manière centrale. Mais la résolution de ce problème (si résolution il y a) entraînera la nécessité de développer encore plus notre appareil de production, c'est-à-dire de mettre en place un embryon d'imprimerie assurant la sortie de tous nos textes internes et du petit matériel. Pour cela, qu'oé le veuille ou non, tout discussion sur l'atelier IBM ne peut se faire que dans le cadre d'une discussion générale sur notre presse, ses buts, ses moyens.

III — QUELQUES PROBLEMES PLUS FACILES A POSER QU'A RESOUDRE.

Que faire aujourd'hui ? Que proposer pour la rentrée prochaine, puisqu'il est de mise de la faire traditionnellement tous les mois de juin ? Il existe deux réponses : la réponse stupide que l'on exige de nous en ne posant pas d'abord le problème général de la presse, nous la donnerons en quelques lignes : puis nous donnerons une réponse plus générale qui a le seul tort de ne pas nous avoir été demandée et d'engager un certain nombre de responsabilités.

a) une réponse bête et méchante : une discipline des camarades parisiens circulant dans le local doit être enseignée par la DP et les DS. En ce qui nous concerne, nous veillerons plus soigneusement que jamais sur nos machines et nos outils, etc... Par ailleurs, nous promettons de faire moins de fautes, de travailler plus vite, et, surtout, puisque le problème semble primordial, de joindre tous nos efforts pour faire de meilleures maquettes. Avec tous nos bons vœux de rétablissement.

Est-ce satisfaisant ? Ni oui ni non, puisque c'est totalement à côté du problème. Alors où est le problème ?

b) à la recherche du temps perdu : nous sommes partis d'une constatation tellement simple qu'il y a de quoi rougir de ne pas l'avoir faite plus tôt ; à savoir que le temps de fabrication du matériel se divise en deux parts :

- le temps objectivement nécessaire pour accomplir tout travail ;
- le temps (variable) perdu par cause de la mauvaise qualité du matériel fourni.

Exemple : une brochure se fait en 24 h, une brochure de la Ligue se fait en 36 ou 48 h, parce que le texte est illisible, parce qu'il arrive en morceaux, parce qu'il y a des paragraphes inutiles, etc... L'existence du temps « subjectif » de fabrication empêche toute planification sérieuse. C'est un premier point. Il apporte aux dactylos et aux maquettistes une fatigue supplémentaire dont ils n'ont généralement pas besoin, c'est un deuxième point. Il crée des rapports entre rédacteurs et exécutants — c'est le dernier point — qui relèvent de l'ignominie pure et simple : tel rédacteur donnant — en retard — des textes illisibles et trop longs, ira ensuite se répandre dans l'organisation en accusant les dactylos de ne pas connaître l'orthographe ou les maquettistes de ne pas connaître leur boulot ; il aura mis les camarades de l'atelier dans une situation particulièrement désagréable par pure fainéantise ou même par mépris du travail des autres, et les obligera à un choix de toute façon pénible :